

Le chien du Gabelou : (histoire vraie)

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1907)**

Heft 79

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-256989>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

taryeh, ou simplement par des promenades au Mouski; mais le soir, toute la société se trouvait au théâtre ou au bal, et comme toujours en de tels endroits, les propos frivoles retentissaient, les intrigues naissaient et se nouaient.

Parmi celles-ci, une surtout défrayait les causeries; chacun s'intéressait au flirt de la jolie miss Lizzie et de Henri Dehaynin. Ce dernier ne s'étant pas posé en fiancé officiel de Mlle Foulon, l'Américaine le croyait libre et lui faisait mille avances non équivoques, ce qui embarrassait fort le jeune homme, car, pour ne pas déplaire à Suzanne, il se défendait, résistait... affectait même une froideur outrée, tandis que, d'autre part il était extrêmement ennuyé de sa position ridicule; on riait sous cape en le regardant, parfois des phrases pleines de sous-entendus venaient l'égratigner... A la fin, cela devenait intolérable, d'autant plus que miss Barnett le troublait réellement.

Les jours passaient et l'on parlait déjà du départ pour l'Europe; mais Henri maintenant tenait moins à rentrer à Paris. Miss Lizzie restait encore un long mois en Egypte. Rien cependant n'était décidé et il était même question d'une reconnaissance poussée jusqu'à Suez, pour pouvoir se vanter d'avoir vu la mer Rouge.

Suzanne qui, depuis longtemps, n'était pas dupe de la double comédie jouée par son fiancé, ce matin-là était quelque peu nerveuse et, apercevant le jeune homme en grande conversation avec Lizzie, l'appela:

— Monsieur Dehaynin!

— Mademoiselle, fit celui-ci en obéissant, mais visiblement contrarié.

Suzanne reprit:

— Je vous dérange sans doute; mais justement à ce propos il faut que je vous parle. Promettez-moi d'être franc, et répondez nettement à ma question. Cette personne vous plaît, n'est-ce pas?

— Mais non, vous vous trompez... c'est-à-dire... enfin, comprenez-moi, je fais une grosse queue, je me dérobe sans cesse... que doit-on penser?

Ah! je vois clair maintenant, c'est par vanité.

— Le mot est dur.

— Mais exact; je ne vous connaissais pas cette qualité.

— A mon tour, continua M. Dehaynin piqué, savez-vous que je pourrais vous adresser le même reproche, la compagnie de M. Jean de Varigny ne semble pas vous être trop désagréable.

— Seriez-vous jaloux, déjà? Ah! mon ami, attendez au moins que M. le maire vous ait donné des droits. J'avoue que ce peintre ne m'est pas antipathique, il est intelligent, aimable, distingué, instruit...

— Quel dithyrambe... et quel enthousiasme! ricana le jeune homme.

— Cela vous choque, tant pis! votre Américaine est bien autrement libre de ton et d'allure.

— N'attaquez pas miss Lizzie, elle est aussi respectable que vous.

— Soyez donc poli, mon cher, je ne cours pas après les gens, moi!

— Quel caractère vous avez avant la noce! Que sera ce après?

Et il ajouta, après un court silence et comme se révoltant:

— Je suis encore libre, que diable!

— Et moi aussi, heureusement.

— Il ne tient qu'à vous de le rester toujours.

— Je vous remercie du conseil, je le mettrai probablement à profit.

Et Suzanne, qui s'était de plus en plus animée et maintenant frémissait toute, rompit net l'entretien et se rapprocha exprès de M. de Varigny.

Un mois plus tard, à Paris, Mme Foulon et sa fille recevaient la visite de M. Jean de Varigny qui, en quelques phrases précises, s'excusant de faire lui-même une telle démarche, mais orphelin, sans famille, il s'y trouvait obligé, demandait la main de Mlle Suzanne.

La mère de celle-ci, d'abord surprise, ne put que murmurer:

— Croyez, Monsieur, combien nous sommes honorées... mais ne saviez-vous pas que ma fille était fiancée à M. Dehaynin?

— Je l'étais, maman, interrompit Suzanne en appuyant sur les mots, mais je ne le suis plus.

— Comment?

— Oui, nous nous connaissons trop à présent, l'expérience a été décisive, le voyage avant la noce a suffi.

— Alors... puis-je espérer?... finit par articuler Jean, très ému, car, sans nous en douter, nous l'avons fait ensemble ce voyage.

— C'est vrai, prononça la jeune fille soudain rougissante, mais cela n'a pas été la même chose, et c'est justement pour cela que je vous prie d'en faire un autre de voyage... après la noce. Frédéric BERTHOLD.

L'automobilisme comme remède

En voici d'une autre! L'automobile serait fort hygiénique et on pourrait, dans certains cas, s'en servir comme remède. C'est à croire que les grands fabricants d'automobiles ont payé des médecins pour raconter ça.

Mais non. M. de Parville, le si consciencieux chroniqueur scientifique du *Journal des Débats*, nous apporte son précieux témoignage. Il écrit ce qui suit:

Nous avons déjà démontré que l'automobile exerçait une action favorable sur la peau, sur les voies aériennes, la circulation, l'appareil locomoteur et le système nerveux. Il y a bien entendu des contre-indications. M. A. Mouneyrat, dans une note à l'Académie des Sciences, vient d'insister à son tour sur un des bons côtés de l'automobilisme: l'influence des rapides déplacements d'air que provoque l'automobile sur la nutrition générale, chez les bien portants, les anémiques et les neurasthéniques.

M. Mouneyrat a eu l'occasion à plusieurs reprises de faire des voyages de 8 à 10 jours en auto à une allure moyenne de 40 kilomètres à l'heure avec un parcours journalier de 100 kilomètres à 200 kilomètres, au printemps et en été. M. Mouneyrat a notamment fait la numération des globules rouges et l'évaluation du taux de l'hémoglobine chez plusieurs sujets. Voici quelques résultats.

Chez un sujet normal, le jour du départ, on comptait 5,200,000 globules rouges par millimètre cube de sang; huit jours après, on relevait 6,700,000 globules; chez un anémique, au départ, 4,300,000, huitième jour 5,300,000. Autre anémique, 4,300,000, huitième jour 5,600,000. Chez le premier sujet, l'hémoglobine passa de 98 o/o à 102 o/o. Chez le second de 87 o/o à 96 o/o. Chez le troisième de 89 o/o à 98 o/o.

Par conséquent, on peut dire que sous l'influence de la ventilation produite par le voyage en auto, le nombre des globules et le taux de l'hémoglobine s'accroissent dans de grandes proportions, aussi bien chez les normaux que chez les anémiques. Chez l'anémique l'auto constituerait un traitement de choix à vitesse modérée. L'examen des rapports urinaires indique aussi une suractivité de tous les phénomènes de nutrition: suractivité qui coïncide d'ailleurs avec une exagération de l'appétit des sujets.

On constate encore une action remarquable sur le sommeil. Chez les normaux, le sommeil devient plus profond, plus prolongé. Chez les neurasthéniques, qui ne dorment pas ou très peu, les insomnies cessent très vite et le sommeil ne tarde pas à devenir normal. M. Mouneyrat ne croit pas que l'on puisse attribuer cet effet ni à la fatigue que produit la voiture, ni à la ventilation plus intense de l'appareil respiratoire, ni à la ventilation exercée sur le système nerveux par la douche d'air, ni à l'hématose. Il pense plutôt — et sa conviction est fondée sur le fait que le repos à la campagne produit plus lentement le même effet — que l'air et principalement l'air des champs et des bois, indépendamment des constituants que l'on a isolés, renferme un principe spécial encore inconnu qui provoque le sommeil par détente nerveuse.

Les remarques de M. Mouneyrat appelleraient des observations diverses, conclut M. de Parville. Je regrette qu'il n'ait pas continué ses mensurations de globules quelques jours après l'action de l'auto. Combien de temps dure l'augmentation des globules? Tout séjour aux grandes altitudes détermine aussi une augmentation de globules qui persiste plus ou moins jusqu'au retour aux bas niveaux. Il y a partout, dans l'air de la mer, de la montagne, des champs, une suractivité générale de la circulation et de la nutrition. Il eût été intéressant de sélectionner les divers effets dus à la ventilation, aux chocs, aux trépidations, à l'air, etc. On ne peut pas, il est vrai, tout faire à la fois: ce sera à essayer ultérieurement. Enfin, l'existence d'un élément actif encore ignoré dans l'air est toujours admissible; mais dans l'état actuel des choses, l'air pur, vraiment pur, chargé d'une petite dose d'ozone, provoque certainement la somnolence, aussi bien que l'activité de la nutrition. Ne nous arrêtons donc pas sur des explications souvent provisoires et re-tenons des recherches de M. Mouneyrat que le fait essentiel: l'automobilisme exerce sur nos fonctions une influence heureuse.

Le Chien du Gabelou

(Histoire vraie)

Depuis dix ans, le douanier Verlin, de la brigade de Lepuix, dans le Haut Rhin français, avait comme compagnon dans ses tournées son chien Fritz, un magnifique animal, connu par sa douceur et sa fidélité, mais terrible pour les fraudeurs.

Le douanier Verlin et Fritz étaient deux inséparables. Ils partaient ensemble le matin ou le soir, par le beau temps, par la pluie ou par la neige, et rentraient ensemble au logis, où chien et douanier étaient toujours accueillis avec une nouvelle joie. Car Verlin avait une famille — une gentille femme et deux gros garçonnets — qui étaient aussi la famille de Fritz... un enfant trouvé.

Et pendant que l'épouse diligente mettait la table où allait bientôt fumer la bonne soupe chaude, les petits s'amusaient avec Fritz, lui montant à cheval sur le dos, lui tirant la queue et les oreilles, le forçant à jouer au chemin de fer.

Et Fritz, docile, se laissait tourmenter sans que le moindre éclair d'impatience traversât son regard immuablement doux.

Et puis, le lendemain on repartait pour le service, service d'aurore ou service de brune. Verlin chantonnant quelque vieux refrain de chambrée, Fritz trottant à côté

de son maître, en attendant que la faction commence.

Voilà dix ans que cela durait. L'homme et le chien n'auraient plus pu, maintenant, se passer l'un de l'autre.

Savez-vous ce que c'est au juste un chien de gabelon ? C'est l'auxiliaire éveillé et agile dont un dressage spécial a développé les facultés naturelles. Le chien de gabelon sent le fraudeur de loin, il l'évite. Tapi aux côtés du douanier, en plein bois, dans la montagne, il guette et attend le contrebandier. Dès qu'il l'a flairé, il le signale sans aboyer à son maître, et le guide sûrement, même la nuit, jusqu'au campement des fraudeurs, jusqu'au gîte obscur où ils se cachent.

De combien de prises importantes la douane n'est-elle pas redevable à ces bons gabelons à quatre pattes ?

Fritz, lui, en était au moins à sa vingtième. Il avait de superbes chevrons.

* * *

L'année dernière, une grève éclata dans la région où sert Verlin. Une grève violente et subite, corsée d'éléments révolutionnaires qui nécessitèrent bientôt l'intervention de la force armée.

Les régiments voisins étaient aux manœuvres. On dut avoir recours aux douaniers pour protéger une usine menacée. Verlin — à présent brigadier — fut désigné pour partir avec un certain nombre de ses camarades.

Aussitôt l'ordre reçu, il revêtit la tenue de campagne, sac au dos, embrassa la femme et les mioches et se prépara à rejoindre son poste, après un dernier adieu.

Au moment de sortir de la petite maison, un énorme frôlement vint le surprendre. C'est Fritz qui lui gambade dans les jambes, tout heureux de s'en aller avec son maître.

— Ah ! non, mon pauvre vieux, fait celui-ci. Impossible, cette fois. Ce sera pour la prochaine. Je ne suis pas autorisé à te prendre avec moi.

Et, l'emmenant doucement vers sa cabane, il l'y attache.

Fritz ne comprenait pas. Longtemps il regarda sur la route blanche, de ses grands yeux attristés le brigadier qui s'en allait sans l'emmener... Pourquoi ?

Quand Verlin eut disparu au tournant du chemin, derrière le coude de la forêt déjà lointaine, le pauvre Fritz poussa un soupir qui ressemblait à un gémissement. Et sa tête retomba lourdement sur sa chaîne.

* * *

Mauvaises nouvelles de la grève. Il y a eu des coups de fusil. On parle de blessés, de morts même.

La femme du brigadier pleure... Elle n'a rien appris au sujet de son mari. Mais ces bruits sinistres qui courent... Serait-il parmi les blessés, les tués peut-être ?... De ne rien savoir, elle s'affole... Pourtant, il lui faut cacher ses larmes, à cause des petits qui jouent avec l'insouciance de leur âge pendant que leur papa est au danger.

Fritz est maintenant détaché de sa niche. Il tourne et rôde tristement, la tête basse. Il a l'air inquiet et refuse toute nourriture.

— Mon Dieu ! pense la femme du brigadier. Mon Dieu ! Si Fritz devenait enragé !...

A cette triste idée elle tremble et empêche les enfants d'approcher du pauvre animal.

Le lendemain, une lettre de Verlin arrivait au logis. Elle annonçait son retour pour le soir même. La grève venait de cesser brusquement. Il n'y avait heureusement que

des blessés peu gravement atteints. Comme toujours, on avait exagéré.

Aux mots : « Papa revient ce soir, mes chéris », prononcés par la mère embrassant ses enfants, Fritz avait tressailli soudain.

Son regard s'était éclairé. Il avait compris.

Fritz alla se coucher dans un coin. Vers le soir, il se leva et alla s'asseoir devant la porte. Là, il regarda la route d'un œil fixe, inlassé.

Enfin, sur le coup de l'Angelus, la silhouette du brigadier se profila, au coin de la forêt, à travers la brume naissante.

Fritz poussa un aboiement de joie, un cri presque humain. Et tandis que la femme et les enfants sortaient pour aller à la rencontre du père, le chien fidèle courait en avant d'eux, très vite, malgré sa faiblesse.

Il atteignit son maître, se dressa devant lui, plaça ses pattes de devant sur ses épaules et lui lécha la figure. Puis, il tomba mort.

La pauvre bête venait de succomber à un excès de joie.

J. VALROY.

Poignée de Recettes

Comment entretient-on les chaussures jaunes et les vernies ? demandent plusieurs lecteurs.

Les souliers jaunes se cirent avec une sorte d'encaustique faite avec de la cire, de l'essence de thérebentine et un peu de suif. Quant aux bottines vernies, voici un bon procédé pour les entretenir.

Mêlez, après les avoir fait tiédir isolément deux parties de la meilleure crème et une partie d'huile de lin. Ayant préalablement nettoyé avec soin vos chaussures, frottez-les avec une éponge trempée dans le mélange indiqué, puis avec un morceau de drap bien sec jusqu'à ce que le cuir soit devenu très brillant.

* * *

Gâteau de dessert. — Et pour manger avec la glace voici un petit gâteau que vous pourrez servir en toute confiance : c'est une sorte de macaron vraiment délicieux ; mais il exige le tour de main.

Pelz, en les trempant dans l'eau bouillante, 250 grammes d'amandes sans coque : mettez-les dans un mortier et pilez-les en les mouillant à mesure avec un peu de blanc d'œufs y compris ce qu'il faudra pour donner à la pâte la consistance nécessaire.

Ajoutez un zeste de citron râpé et 500 grammes de sucre en poudre. Mettez bien le tout, puis formez des boulettes que vous posez sur des feuilles de papier blanc. On enfourne à feu doux, car les macarons ne lèveraient pas. On les détache du papier lorsqu'ils sont froids.

* * *

Enfin puisque nous en sommes aujourd'hui aux recettes de cuisine, et qu'on aime en été ce qui est rafraîchissant, je donnerai la recette de la gelée d'oranges. Commencez par mettre des oranges dans l'eau froide. Après une heure d'immersion, prenez les oranges, essuyez-les et frottez les avec une brosse. Remettez les dans une nouvelle eau froide pour les y laisser tremper vingt-quatre heures. Mettez-les dans une nouvelle eau et faites bouillir jusqu'à ce qu'une fourchette puisse pénétrer dans l'orange comme dans du beurre. Prenez l'eau dans laquelle les oranges viennent de cuire mettez du sucre, faites bouillir en écumant soi-

gneusement ce sirop. Mettez les oranges sur un plat, coupez-les en tranches très fines, enlevez tous les pépins, mettez ces fruits découpés dans ce sirop en ébullition. Quand les morceaux d'oranges sont transparents comme du cristal, la confiture est à point. Mettez-la en pots, et versez le jus par-dessus. Pour le sucre à employer, vous prenez un poids égal à celui de vos fruits, 1 kilogr. d'oranges, 1 kilogr. de sucre.

* * *

Chapeaux de paille. — C'est le moment d'indiquer comment on peut remettre à neuf les pailles blanches de l'an passé, aussi bien pour les chapeaux d'hommes que pour ceux des femmes.

Commencez tout d'abord par enlever garniture et coiffe, puis battez un jaune d'œuf avec de la fleur de soufre, trempez dans ce mélange une brosse à ongle et frottez le chapeau que vous avez soin de tenir à plat sur une table. Laissez ensuite sécher au soleil et enlever après cela le soufre avec une brosse rude et bien propre. Enfin, remplacez la coiffe et garnissez.

* * *

Terminons en passant quelques minutes dans notre cabinet de toilette, car j'ai deux bonnes recettes pour mes lectrices. Voici d'abord un excellent dentifrice astringent pour tonifier les gencives qui saignent facilement :

Alcoolat de cochléaria, 5 grammes : teinture de quinquina, 1 gr. 50 ; teinture de cachou, 50 centigrammes ; eau dentifrice, formule Botot, q. s. 60 c. cubes, F S A.

Cela vous donnera un mélange dont on versera une dizaine de gouttes dans un demi verre d'eau bouillie tiède, pour soins quotidiens de la bouche. Une fois ou deux par semaine, toucher légèrement les parties des gencives qui saignent avec un tampon d'ouate hydrophile imbibé de ce mélange.

Ma seconde recette regarde les éponges :

Vos éponges de toilette sont-elles sales ou gluantes ? Mettez-les tremper pendant quelques minutes dans de l'eau chaude ou vous aurez fait dissoudre un peu de cristaux de soude, puis après les avoir pressées, faites-les baigner pendant deux heures dans de l'eau fortement acidulée par le jus de un ou de deux citrons. Elles retrouveront l'éclat et la couleur du neuf.

Voilà ce qu'il est bon de retenir !

Passe-temps

Solutions du N° du 30 juin 1907.

Devises : Assuérus, parce qu'il sut aimer Es'her (aimer et se taire).

Quand on a le rhume, parce qu'on a toujours de la toux (l'atou).
La pincette.

Devises

Quel est le 10^e roi des lapins ?
Quand un abbé et un athée tombent dans la boue, qu'en sort-il ?
Lequel a le plus de valeur, de Dominus ou de Biscum ?

Editeur-imprimeur : G. MORITZ, gérant.